La mémoire du texte. L'« homme Moïse » de Freud : pour une lecture critique et sociale

Ivan Segré

Dans Le Coq-héron 2019/4 N° 239, pages 144 à 155
Éditions érès

ISSN 0335-7899
ISBN 9782749265544
DOI 10.3917/cohe.239.0144

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-le-coq-heron-2019-4-page-144?lang=fr

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour érès.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Lectures plurielles de Sigmund Freud



La mémoire du texte
L'« homme Moïse » de Freud : pour une lecture critique et sociale

Ivan Segré

Dans son étude *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Freud s'efforce de découvrir, par-delà la lettre du texte biblique, une vérité historique que la fiction aurait recouverte, cachée, refoulée. C'est ainsi qu'au fil de ses investigations, pour une part exégétiques, pour une autre historiques, il réunit des indices, puis reconstruit la trame des faits qui auraient servi de matière à l'élaboration du mythe.

Ainsi, le nom de « Moïse » est un nom égyptien, Mosès (de cette racine commune en Égypte qu'on retrouve dans le nom Ramsès) ; et outre son nom, « l'homme Moïse » lui-même était égyptien ; il fut le disciple d'un pharaon qui, aux environs du XIII^e^ siècle avant l'ère commune, réorganisa le polythéisme autour d'une divinité unique, représentée par le disque solaire ; une fois ce pharaon destitué et sa réforme abolie, Moïse, en fidèle disciple, ne voulut pas renoncer à la sublime abstraction, il prit la tête d'un ramassis d'esclaves hébreux, les convertit au monothéisme solaire et les sortit d'Égypte ; puis quelque part dans le désert, les Hébreux se lièrent à d'autres tribus sémites, se rebellèrent contre l'abstraction et conséquemment contre leur maître, à moins que ce ne fut l'inverse – se rebellant contre leur maître et conséquemment contre l'abstraction qu'il prophétisait ; alors ils assassinèrent Moïse et se convertirent à une nouvelle divinité, sorte de dieu de l'orage, de l'éclair, de l'éruption volcanique ou de la montagne, figure tutélaire issue d'un fond primitif ; plus tard, sous l'impulsion notamment des premiers prophètes, les Hébreux renouèrent avec l'abstraction initiale, synthétisèrent les deux religions, celle du disque solaire égyptien et celle de la montagne sémite, enfin effacèrent les traces du premier reniement et du meurtre qu'il occasionna.

Les trois études successives qui composent *L'homme Moïse et la religion monothéiste* s'inscrivent dans une école, celle de la « critique biblique ».

eres | Telecharge le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

Mais la donne, dans le cas de Freud, est singulièrement complexifiée, d'une part, par le contexte historique et biographique : Freud est juif et il écrit les trois études sur Moïse entre 1934 et 1938 alors que le nazisme est au pouvoir en Allemagne ; d'autre part, par le contexte psychanalytique, le *Moïse* de Freud valant aussi, et sans doute, *in fine*, principalement par les éclaircissements qu'il apporte à certains concepts cruciaux de la psychanalyse tels que la névrose, le refoulement, le meurtre du père, etc. Je ne m'intéresserai cependant pas à ces deux questions, pourtant essentielles, m'en tenant à la seule question de l'herméneutique du texte biblique.

Les précurseurs de Freud et ses héritiers

L'argument de Freud poursuit une longue tradition. Yosef Hayim Yerushalmi l'a souligné dans son livre *Le Moïse de Freud*, rapportant les différents auteurs qui ont affirmé l'origine égyptienne de Moïse et/ou du monothéisme, depuis « des auteurs païens aussi anciens que Strabon, Manéthon, Apion et Celse » jusqu'à Goethe, Schiller puis Weber[1]. Mais la plus immédiate des influences de Freud est apparemment Ernst Sellin, dont est paru à Berlin en 1922 le *Moïse et sa signification pour l'histoire de la religion israélite et juive*. Yerushalmi ne manque pas de lui consacrer quelques pages, expliquant notamment :

> « C'est là que Freud trouve la thèse de l'assassinat de Moïse par les Juifs, thèse avancée par un archéologue et un historien de la Bible qui présentait le double avantage d'être parfaitement étranger à la psychanalyse et de jouir d'une représentation internationale de savant[2] ».

Freud paraît en effet emprunter beaucoup au livre de Sellin : le meurtre de Moïse bien sûr, mais aussi une idée un peu à contre-courant des orientations de la critique biblique de ce début du XX^e^ siècle, à savoir que Moïse était déjà monothéiste et que par conséquent, ce n'est pas par mutations successives, depuis un polythéisme initial, puis un hénothéisme, enfin un monothéisme, que s'est élaborée la religion mosaïque au cours du premier millénaire avant l'ère commune, mais dès avant la sortie d'Égypte, ce qui tend donc à situer l'invention du monothéisme en Égypte. En outre, explique Yerushalmi, on trouve chez Sellin ce qui est apparu aux yeux de beaucoup comme l'enjeu principal du *Moïse* de Freud. Sellin écrit en effet au terme de son étude :

> « Oui, cet homme qui a vécu à la fin du XIII^e^ siècle [avant notre ère] était trop grand pour son temps, et surtout pour son peuple […]. En vérité, il appartient, comme l'interprète le Deutéro-Isaïe, à l'humanité tout entière[3]. »

Que Moïse fût assassiné par les esclaves hébreux qu'il avait libérés, est-ce donc ce qui permet d'universaliser le mosaïsme ? Freud emprunte à Sellin mais, sur cette question cruciale, il corrige le tir : ce n'est pas l'assassinat de Moïse par les Hébreux qui universalise le monothéisme, c'est l'égyptianité de Moïse, en ce sens que si Moïse, Égyptien, s'est pourtant adressé aux Hébreux, c'est donc que son message était universel, qu'il était virtuellement adressé à tous.

C'est là notamment ce que paraît retenir Alain Badiou lorsque, dans *Portées du mot « juif »*, il écrit :

> « Une variante abstraite de ma position consiste à remarquer que, de l'apôtre Paul à Trotski, en passant par Spinoza, Marx ou Freud, l'universalisme créateur ne s'est étayé du communautarisme juif qu'en créant un nouveau point de rupture avec lui[4] ».

Dans le cas de Freud, ce qu'entend le philosophe par « point de rupture » avec le communautarisme juif, ce n'est pas le meurtre de Moïse mais son égyptianité. C'est, avant Badiou, la leçon de Lacan. Une fois l'abstraction monothéiste rendue à l'Égypte,

1. Cf. Y H Yerushalmi, *Le Moïse de Freud* (1991), Paris, Gallimard, 1993, notamment p. 31-33.
2. *Ibid*., p. 65.
3. Cité dans *ibid*., p. 67.
4. J. Lacan, *Circonstances*, *3*. *Portées du mot « juif »*, Fécamp, Lignes, 2005, p. 14.

Téléchargé le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

et son universalité avérée d'un même pas, Freud peut dignement louer le monothéisme comme un « progrès de l'esprit », d'où, finalement, l'enseignement principal de son *Moïse*, tel que Lacan le ressaisit dans son *Discours aux catholiques* :

> « En quel sens le monothéisme intéresse-t-il Freud ? Il sait, aussi bien que tel de ses disciples, que les dieux sont innombrables et mouvants comme les figures du désir, qu'ils en sont les métaphores vivantes. Mais il n'en va pas ainsi du seul Dieu. S'il va en rechercher le prototype dans un modèle historique, le modèle visible du Soleil, de la première révolution religieuse égyptienne, celle d'Akhenaton, c'est pour rejoindre le modèle spirituel de sa propre tradition, le Dieu des dix commandements. Le premier, il semble l'adopter, en faisant de Moïse un Égyptien pour répudier ce que j'appellerai la racine raciale du phénomène, la psychologie de la Chose. Le deuxième lui fait articuler comme telle dans son exposé la primauté de l'invisible, en tant qu'elle caractérise la promotion du lien paternel, fondé sur la foi et la loi, l'emportant sur le lien maternel, qui, lui, est fondé sur une carnalité manifeste. Ce sont les termes de Freud[5]. »

Mais que penser de l'emprunt de Freud à Sellin ? Dans le séminaire du 15 avril 1970, Lacan donne la parole au professeur André Caquot, invité à présenter à l'auditoire un compte-rendu du livre d'Ernst Sellin. Or, le professeur non seulement souligne ce que l'étude de Sellin comporte d'arbitraire, de farfelu à vrai dire, le philologue allemand n'hésitant pas à corriger le texte du prophète Osée pour lui faire avouer le meurtre de Moïse, mais surtout il explique que Sellin est revenu dès 1929 sur son livre de 1922, se montrant rétrospectivement beaucoup plus mesuré, prudent, quant au bien-fondé de ses assertions. Et comme Freud ne pouvait pas l'ignorer, le professeur Caquot conclut :

> « On pourrait se demander si Freud ne doit pas au souvenir lointain d'une lecture de Goethe son idée d'une mort violente de Moïse et s'il n'a pas voulu lui donner une justification jugée plus savante en invoquant la seule autorité de Sellin[6]. »

Concluons que Freud s'adosse à la fois à une tradition littéraire, représentée par Goethe et Schiller, et à une tradition savante, celle de la critique biblique, l'une et l'autre tradition puisant en amont leur inspiration dans un vaste corpus, depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance. Et recomposant ces éléments épars, Freud les organise afin – ce sont les mots de Lacan –, d'une part, de « répudier ce que j'appellerai la racine raciale du phénomène », d'autre part, d'assurer la « promotion du lien paternel, fondé sur la foi et la loi, l'emportant sur le lien maternel, qui, lui, est fondé sur une carnalité manifeste ». Autrement dit, du côté du père, l'égyptianité de Moïse et « la révolution religieuse égyptienne, celle d'Akhenaton » ; du côté de la mère, la « carnalité manifeste » du lien communautaire et du fond primitif, archaïque, de la religiosité sémitique. Étant précisé, en amont, le sillon dans lequel s'inscrit le texte de Freud, et en aval les leçons que de grands esprits en ont tirées, examinons maintenant la lettre du *Moïse* de Freud, l'enjeu étant d'en ressaisir les principales articulations.

De la réalité textuelle à la réalité historique

Les premières lignes du *Moïse* de Freud sont fameuses, à juste titre :

> « Enlever à un peuple l'homme qu'il honore comme le plus grand de ses fils n'est pas une chose qu'on entreprend volontiers ou d'un cœur léger, surtout quand on appartient soi-même à ce peuple. Mais on ne s'autorisera d'aucun exemple pour repousser la vérité au profit d'un hypothétique intérêt national, et l'on est aussi en droit d'attendre de l'élucidation d'un

5. J. Lacan, *Le triomphe de la religion, précédé de Discours aux catholiques*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 37-38.
6. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 246.

eres | Telecharge le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

> réseau de circonstances un gain pour notre connaissance[7]. »

En prenant le parti de la « vérité » contre un « hypothétique intérêt national », Freud, à la suite de Paul, Spinoza, Marx et Trotski, aurait donc introduit « un nouveau point de rupture » avec le communautarisme juif. Et le divorce entre la « vérité » et « l'intérêt national », c'est donc la mise au jour de l'égyptianité de Moïse, soit les premiers mots de Freud : « Enlever à un peuple l'homme qu'il honore comme le plus grand de ses fils ». Dès lors, qui voudra restituer Moïse à son peuple paraîtra vouloir réarticuler, plus exactement réunifier les notions de « vérité » et de « peuple ». Sachant les déboires du philosophe Heidegger à ce sujet, concédons que l'entreprise est risquée. Faisons néanmoins quelques pas.

Comment Freud parvient-il à la découverte que Moïse était égyptien ? La réponse tient en deux mots : « l'homme Moïse ». Tout commence là, car c'est seulement sous condition de l'existence historique d'un « homme Moïse », distinct du personnage, qu'il est possible de concevoir un écart entre vérité historique et vérité textuelle ou mythologique. Il faut donc impérativement qu'il ait existé, ce Moïse, de même qu'a existé l'esclavage des Hébreux en Égypte, puis leur sortie d'Égypte ; d'où la prémisse qui fonde toute l'interprétation de Freud, introduite quelques lignes plus loin :

> « Même s'ils n'ont pu se prononcer avec une entière certitude, la grande majorité des historiens a cependant affirmé que Moïse a réellement vécu et que l'exode d'Égypte qui se rattache à lui a effectivement eu lieu[8]. »

Sans cette prémisse, tout l'édifice de Freud s'écroule. Or, elle bouleverse la perspective exégétique, puisque l'enjeu n'est dès lors plus d'étudier les cinq livres de Moïse pour en interroger la « vérité » immanente, littérale, mais pour en interroger la « vérité » historique, hors texte et en ce sens transcendante. Car une fois posé que le texte mosaïque relate une réalité historique, sa valeur de vérité dépend de son adéquation aux faits qu'il est censé relater, à ce qui s'est réellement passé, pour ainsi dire ; d'où suit, en toute conséquence, qu'une fois rétablie la vérité historique, à savoir l'égyptianité de Moïse, le monothéisme de la XVIII^e^ dynastie des pharaons, la conversion des Hébreux par Moïse, la sortie d'Égypte, enfin le meurtre du prophète, le *Moïse* de Freud vaut davantage que la Bible : il est plus « vrai ». La première opération de Freud, sa principale décision herméneutique, c'est donc de concevoir la « vérité » du texte non de manière immanente mais transcendante, en ce sens que la vérité se situe à présent dans ce que le texte ne dit pas plutôt que dans ce qu'il dit.

La démonstration de Freud

Freud commence par démontrer l'étymologie égyptienne du nom « Moïse ». Et jusque-là, il n'avance rien qui contredise sérieusement le texte, puisque c'est la fille de Pharaon qui nomme Moïse, en effet. La contradiction, en revanche, est flagrante et décisive lorsque Freud avance que Moïse lui-même était « en réalité » un Égyptien, puisque à suivre le texte, l'enfant Moïse est né hébreu, issu de la tribu de Lévi. Comment Freud procède-t-il pour démontrer l'égyptianité de Moïse lui-même et non seulement de son nom ? Il prend appui sur une étude d'Otto Rank, *Le mythe et la naissance du héros*, dans laquelle l'auteur, disciple de Freud, fait apparaître des traits communs aux différents mythes de la naissance du héros, les exemples paradigmatiques étant le cas de Sargon d'Akkad et celui de Romulus et Remus : enfant d'extraction royale, le héros est déposé sur un fleuve, recueilli par une famille modeste, voire infra-humaine ; puis par ses actes, une fois devenu grand – fondation d'une cité impériale –, il

7. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais* (1939), Paris, Gallimard, 1986, p. 63.
8. *Ibid.*

Telechargé le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

révèle son origine royale. L'analogie avec l'histoire de Moïse est flagrante, si ce n'est que cette analogie pose un sérieux problème, souligné, analysé puis résolu par Freud dans la première des trois études.

L'histoire du héros, dans le mythe hébreu, ne correspond pas à l'archétype, plus exactement le renverse, puisque d'extraction modeste, Moïse est recueilli par une famille royale et une fois devenu grand, plutôt que de gravir l'échelle sociale, il la redescend, ou plutôt il en dégringole, d'abord en prenant le parti des esclaves hébreux, enfin, en s'exilant dans le désert parce qu'il est contraint de fuir la police de Pharaon. Sachant que la structure découverte par Otto Rank répond bien évidemment à des nécessités psychiques et idéologiques, d'où, précisément, sa valeur archétypale, le renversement qu'opère le mythe hébreu pose un sérieux problème. Freud va cependant le résoudre :

> « Revenons aux deux familles du mythe. Nous savons qu'au niveau de l'interprétation analytique elles sont identiques, qu'au niveau mythique elles se distinguent en une famille de haut rang et une famille de basse condition. Mais quand le mythe se rattache à un personnage historique, il existe un troisième niveau, celui de la réalité. Une des familles est la famille réelle dans laquelle le grand homme est effectivement né et a grandi ; l'autre est fictive, inventée par le mythe et le dessein qu'il poursuit. En règle générale, la famille réelle coïncide avec la famille de basse condition, la famille inventée avec la famille de haut rang. Dans le cas de Moïse il nous a semblé qu'un élément quelconque se situait différemment. Et ainsi le nouveau point de vue conduit peut-être à conclure que la première famille, celle qui expose l'enfant, est la famille inventée dans tous les cas susceptibles d'être examinés, la seconde famille, celle où l'enfant est recueilli et où il grandit, la famille réelle. Si nous avons le courage de reconnaître à cette thèse une valeur générale et de lui soumettre également la légende de Moïse, il nous devient subitement clair que Moïse fut un Égyptien, probablement de haut rang, dont la légende a fait un Juif. Tel serait le résultat de notre investigation. L'exposition au fil de l'eau se trouvait à sa juste place ; pour se conformer à la nouvelle tendance son intention dut être retournée non sans violence; l'abandon devint un moyen de sauvetage. Le fait que la légende de Moïse diverge de toutes les autres légendes du même genre pouvait être rapporté à une particularité de l'histoire de Moïse. Alors que d'habitude un héros s'élève, au cours de sa vie, au-dessus de ses humbles commencements, la vie de héros de l'homme Moïse débuta par un abaissement ; il descendit de sa hauteur pour aller vers les enfants d'Israël[9]. »

Reprenons les étapes de la démonstration : il y a toujours deux familles, l'une idéalisée, mythique, royale ; l'autre empirique, prosaïque, modeste. Mais aux yeux de l'analyste, ces deux familles n'en forment qu'une seule, la dualité provenant du psychisme, selon que le patient s'abrite dans la déclamation de Hugo, « mon père, ce héros », ou dans sa dépressive parodie, « mon père, ce pauvre type », l'enjeu de l'analyse étant vraisemblablement de le sortir d'une polarité sans issue autre que la névrose, ou à défaut, de lui apprendre à s'en débrouiller.

Le mythe articule donc la polarité : une famille de haut rang/une autre de basse condition. Et le mythe ayant fonction d'introniser le héros, il sublime une trame névrotique : il représente donc la famille de basse condition comme un semblant, le héros étant en réalité, dans le mythe, d'extraction royale, ce que ses actes, une fois qu'il sera devenu grand, auront pour fonction d'attester. Le problème est que le mythe hébreu renverse l'archétype : c'est l'appartenance de Moïse à la maison de Pharaon qui est un semblant, tandis que la réalité est son appartenance à Israël, esclave en Égypte. Pour expliquer ce renversement, lequel a priori

9. *Ibid*., p. 72-73.

res | Telecharge le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

invalide la fonction du mythe, il faut à Freud introduire un troisième niveau, différent de celui du mythe comme de celui de la névrose : « Mais quand le mythe se rattache à un personnage historique, il existe un troisième niveau, celui de la réalité. » Et ce « personnage historique », c'est donc « l'homme Moïse ». S'ensuit une hypothèse : c'est parce que le mythe hébreu est en quelque sorte contraint par la « réalité» », c'est-à-dire par l'histoire, par la biographie de « l'homme Moïse », qu'il introduit cet écart avec l'archétype. Autrement dit, si le mythe hébreu renverse l'archétype de la naissance du héros, c'est contraint et forcé par les faits.

Cela posé, Freud observe qu'« en règle générale, la famille réelle coïncide avec la famille de basse condition, la famille inventée avec la famille de haut rang ». Et c'est bien logique, puisque tout l'effort du névrosé consiste à s'inventer une famille de haut rang plutôt que de regarder en face la réalité de sa misérable condition. Mais il y a toutefois aussi, par ailleurs, ce qui échappe à la règle, s'en excepte ou la contourne. Et de fait, à cet endroit de son analyse, Freud est lui-même comme contraint et forcé de s'écarter du schéma névrotique : « Dans le cas de Moïse, écrit Freud, il nous a semblé qu'un élément quelconque se situait différemment. » C'est donc ici la croisée des chemins : quel élément n'est pas à sa place ? À cette question, Freud répond en avançant d'abord que ce qui est certainement à sa place, ce qui ne peut pas ne pas être à sa place, c'est la disposition suivante : « la première famille, celle qui expose l'enfant, est la famille inventée dans tous les cas susceptibles d'être examinés, la seconde famille, celle où l'enfant est recueilli et où il grandit, la famille réelle ». Telle certitude provient apparemment de l'analyse du psychisme, ainsi que de l'analyse comparée des mythes : la première famille, originelle, insue, cachée, fantasmée, est celle qui, du fait qu'elle est par définition reléguée dans le roman des origines, peut être idéalisée sans problème, puisque le problème, c'est l'existence empirique, engluée, névrotique, quotidienne, misérable, l'existence dans la seconde famille, où il faut grandir. Et cela posé, s'ensuit, nécessairement, que Moïse est égyptien : « Si nous avons le courage de reconnaître à cette thèse une valeur générale et de lui soumettre également la légende de Moïse, il nous devient subitement clair que Moïse fut un Égyptien, probablement de haut rang, dont la légende a fait un Juif. »

Ce serait donc une question de « courage » : il faudrait avoir « le courage » de reconnaître une validité générale à la découverte, à la fois psychanalytique pour ce qui est de la névrose, et ethnologique pour ce qui est de la mythologie comparée, du fait que la première famille est toujours inventée, fictive, la seconde réelle, c'est-à-dire vraie. Et c'est donc parce que « l'homme Moïse » était égyptien que l'archétype s'est trouvé, par un mécanisme imparable, sens dessus dessous : il fallait que la seconde famille, la vraie, soit égyptienne, puisque Moïse était en réalité égyptien, et conséquemment la première famille, la fausse, devenait la famille hébraïque, si bien que dans la Bible le héros est d'extraction modeste, hébraïque et esclave, puis recueilli dans la maison de Pharaon. Le renversement stupéfiant qu'opère le mythe hébreu, au regard de l'archétype de la naissance du héros, est donc une conséquence du fait historique – Moïse était égyptien – « vérité » que Freud n'entendait pas sacrifier au nom d'un « hypothétique intérêt national ».

La valeur de vérité du mythe hébreu

Que vaut la démonstration de Freud ? Observant que « le nombre d'hypothèses hasardeuses de ce livre est impressionnant », Paul Ricœur, dans un *Essai sur Freud*, conclut :

eres | Telecharge le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

> « L'idée d'un "retour du refoulé" l'a dispensé d'une herméneutique qui ferait le détour d'une *exégèse des textes* et l'a précipité dans la voie courte d'une *psychologie du croyant*, bloquée dès le début sur son modèle névrotique[10]. »

J'accorderai sans hésiter à Ricœur le « nombre d'hypothèses hasardeuses de ce livre », mais je ne pense pas que ce qui a détourné Freud d'une exégèse des textes soit d'abord l'idée d'un retour du refoulé ; je pense qu'il s'agit d'abord d'une résistance de Freud, non pas psychique non plus que nationale, mais *sociale*.

Je m'explique : il saute aux yeux que le mythe hébreu renverse l'archétype, notamment tel que le mythe proto-babylonien, le premier semble-t-il, l'exemplifie. Freud, évoquant l'étude d'Otto Rank, s'y réfère d'emblée :

> « Le plus ancien des personnages historiques auquel fut rattaché ce mythe de la naissance est Sargon d'Akkad, le fondateur de Babylone (vers 2800 avant J.-C.)[11]. »

Freud cite aussitôt après le début du mythe babylonien, où apparaissent des correspondances tant schématiques que littérales avec le mythe hébreu : né d'une mère prêtresse, une « vestale », Sargon est déposé peu après sa naissance « dans une corbeille de Jonc » et abandonné au fleuve, d'où il est recueilli par un puiseur d'eau ; et de cette humble condition, la plus humble dans la hiérarchie sociale, il va remonter tous les échelons jusqu'à bâtir un empire. Voilà pour le mythe de Sargon d'Akkad. Voyons maintenant la « vérité » historique, puisqu'il a bel et bien existé. Pierre Buhler, dans un livre fort documenté sur la « puissance au XXIe siècle », retrace brièvement son histoire dans un sous-chapitre intitulé « L'invention de l'empire » :

> « Entre – 2310 et – 2300, un séisme vient troubler la prospérité vaguement belliqueuse des États sumériens : à la tête d'une armée de 5400 hommes capable d'anéantir toute force dans la région, un "seigneur des marches" de Sumer, Sargon d'Akkad, conquiert, en trente-quatre campagnes – dans des batailles, mais aussi, quelquefois, par la négociation, la reddition ou la trahison – tous les royaumes et cités de Mésopotamie, un demi-million d'individus. Le conquérant se taille ainsi le premier empire de l'histoire, qui s'étend sur un immense territoire, entre la Méditerranée, l'Anatolie et le golfe Persique, inaugurant la forme politique appelée, durant les trois millénaires suivants, à s'imposer dans les principales aires culturelles du monde[12]. »

La fondation de Rome s'inscrit dans ce même sillon, mythe de la naissance du héros et cité impériale. Le mythe hébreu, en revanche, renverse l'archétype. Est-ce parce que Moïse était en réalité égyptien, ou parce que les scribes hébreux avaient une autre conception de la royauté, une autre conception de la hauteur, et finalement une autre conception de la société humaine ? À s'en tenir à la vérité du texte, littérale et intertextuelle, plutôt qu'à spéculer des faits historiques qui en contraindraient la trame, le renversement qu'opère le mythe hébreu est une entreprise de subversion radicale du mythe impérial. Car si on accepte de mettre de côté la prétendue vérité historique, pour ne s'en tenir qu'à la seule vérité textuelle et intertextuelle, la règle n'est pas que la première famille est inventée, fictive, tandis que la seconde est réelle, véritable ; la règle est plutôt que la première famille est de haute condition, royale ou proche de la royauté, tandis que la seconde est de basse condition. Je conclurai donc, pastichant Freud : *si nous avons le courage de reconnaître à cette thèse une valeur générale et de lui soumettre également la légende de Moïse, il nous devient subitement clair que la hauteur procède de la tribu de Lévi (les esclaves), la bassesse de la maison de Pharaon (les maîtres)*. Et c'est donc ce à quoi résiste Freud.

10. P. Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Le Seuil, 1965, p. 258-259.
11. S. Freud, *L'homme Moïse…*, *op. cit.*, p. 68.
12. P. Buhler, *La puissance au XXIe siècle. Les nouvelles définitions du monde*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 32.

Telechargé le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

La racine *sociale* du phénomène

Ayant redécouvert que Moïse portait un nom égyptien, et qu'il était lui-même égyptien, Freud en vient à sa seconde opération herméneutique, cette fois relative non pas aux origines de « l'homme Moïse » mais à celles du monothéisme lui-même, opération qui découle directement de la première, car une fois posé que Moïse était égyptien, s'ensuit que la religion à laquelle il convertit les esclaves hébreux était vraisemblablement elle-même de provenance égyptienne. Freud redécouvre alors un fait historique, qu'il décrit comme suit en introduction de la troisième étude, lorsqu'il récapitule ses découvertes précédentes :

> « L'arrière-plan historique des événements qui ont retenu notre intérêt est donc le suivant : par les conquêtes de la XVIII^e^ dynastie, l'Égypte est devenue une puissance mondiale. Le nouvel impérialisme se reflète dans le développement des représentations religieuses, sinon du peuple entier, du moins de sa couche supérieure dirigeante et intellectuellement active. Sous l'influence des prêtres du dieu solaire de On (Héliopolis), peut-être renforcée par des incitations venues d'Asie, surgit l'idée d'un dieu universel, Aton, qui ne se limite plus à un pays et à un peuple. Avec le jeune Amenhotep IV vient au pouvoir un pharaon qui ne connaît pas d'intérêt plus élevé que le développement de cette idée de Dieu. Il élève la religion d'Aton à la hauteur de religion d'État ; par lui le dieu universel devient le dieu unique ; tout ce qu'on affirme d'autres dieux est mensonge et tromperie. Avec une implacabilité grandiose, il s'oppose à toutes les tentations de la pensée magique, il rejette l'illusion particulièrement chère aux Égyptiens d'une vie après la mort. […] C'est là le premier et peut-être le plus pur cas de religion monothéiste dans l'histoire de l'humanité[13]. »

On se souvient du commentaire de Lacan dans son *Discours aux catholiques* : « S'il va en rechercher le prototype dans un modèle historique, le modèle visible du Soleil, de la première révolution religieuse égyptienne, celle d'Akhenaton, c'est pour rejoindre le modèle spirituel de sa propre tradition, le Dieu des dix commandements. » Étrange parcours que celui que Lacan prête à Freud : s'en aller chercher dans le « modèle visible du Soleil » un « prototype » de la tradition juive, cela afin de « rejoindre le modèle spirituel de sa propre tradition ». J'avoue ne pas comprendre ce qu'entend éclaircir Lacan à cet endroit.

À revenir à la lettre du texte de Freud, ce qui me paraît flagrant, pour ma part, c'est que la raison de s'en aller chercher dans la dynastie égyptienne non seulement un « prototype » mais, à suivre Freud, « le premier et peut-être le plus pur cas de religion monothéiste dans l'histoire de l'humanité », c'est qu'une telle abstraction, un tel progrès de l'esprit, une telle idée en somme, ne pouvait pas être de basse extraction, hébraïque et opprimée ; et qu'en revanche, tout porte à croire qu'elle provenait d'une « puissance mondiale », en vertu d'un processus historique aisément identifiable : « Le nouvel impérialisme se reflète dans le développement des représentations religieuses, sinon du peuple entier, du moins de sa couche supérieure dirigeante et intellectuellement active. » C'est donc de la classe dirigeante de l'Égypte pharaonique que provient « le premier et peut-être le plus pur cas de religion monothéiste dans l'histoire de l'humanité ». Cette conviction de Freud, qui commande son *Moïse*, voilà donc ce que j'appellerai, pour pasticher Lacan, la racine *sociale* du phénomène : situer l'origine du « progrès de l'esprit » dans l'élite (dirigeante et intellectuelle) d'une « puissance mondiale », plutôt que dans sa classe laborieuse et métèque.

13. S. Freud, *L'homme Moïse…*, *op. cit.*, p. 140-141.

eres | Telecharge le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

Mon père, ce héros…

J'ai parlé de la racine *sociale* du phénomène. Cela posé, disons tout de même un mot de la racine psychique. Je reviens donc brièvement sur l'étude de Yerushalmi, pour mesurer l'écart entre nos deux analyses. Ayant souligné combien l'enfance de Freud a été marquée par le judaïsme, Yerushalmi conclut :

> « Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, [Freud] s'identifiera assurément à Moïse, non pas parce qu'il se sent égyptien, c'est-à-dire non juif, mais parce que tout comme Moïse l'Égyptien était un "grand étranger" qui a apporté le monothéisme aux Juifs, lui, le Juif Freud, est le grand étranger qui a engendré la psychanalyse et l'a fait connaître aux hommes[14]. »

Au fond, je dirais pour ma part, franchissant un instant les limites que je me suis fixées, que l'auteur de *L'interprétation des rêves*, le Joseph des temps modernes, Sigmund Freud, précisément, ne s'imagine pas que la psychanalyse puisse provenir, d'aucune manière, d'un fond hébreu, juif ; ou bien ne parvient plus, après 1933, à se l'imaginer. Science de la psyché, ou médecine rationnelle de l'âme, découverte majeure du XX^e^ siècle, la psychanalyse procède d'une civilisation dont la domination militaire, culturelle et scientifique est mondiale, qu'elle soit égyptienne, romaine, florentine, germanique ou britannique, et non d'une religiosité juive de basse condition, humble et opprimée. Yerushalmi cite dans le cours de son étude un souvenir d'enfance de Freud, rapporté dans *L'interprétation des rêves*. Il met en scène le père de Freud, Jakob, qui raconte à son fils une anecdote viennoise :

> « Un jour, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue un samedi, bien habillé et avec mon bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint ; d'un coup, il envoya mon bonnet dans la boue en criant : "Juif, descends du trottoir !" – Et qu'est-ce que tu as fait ? – J'ai ramassé mon bonnet", dit mon père avec résignation. Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main[15]. »

Serait-ce la clé du *Moïse* de Freud ? *Mon père, ce héros, était donc égyptien…*

La résistance hébraïque à l'impérialisme égyptien

Dans le texte biblique, le syntagme « homme Moïse » apparaît notamment dans le verset d'Exode 32, 1 : « car cet homme Moïse, qui nous a fait monter du pays d'Égypte, nous ne savons pas ce qu'il est devenu » – « cet homme Moïse », *« zé Moshé ha-ish »*. Ce verset intervient lorsque, Moïse tardant à redescendre de la montagne, les Hébreux angoissent et, pour palier la béance introduite par l'absence du prophète, exhortent Aaron de remplacer « l'homme Moïse » par une idole. Et c'est précisément l'occurrence littérale de « l'homme Moïse » que Freud souhaite que nous ayons à l'esprit. Sans quoi l'opération qui est la sienne nous échappe en partie.

Au terme du passage que j'ai commenté précédemment, Freud écrit en effet : « Alors que d'habitude un héros s'élève, au cours de sa vie, au-dessus de ses humbles commencements, la vie de héros de *l'homme Moïse* débuta par un abaissement ; *il descendit de sa hauteur pour aller vers les enfants d'Israël* (je souligne). À s'en tenir à la lettre du texte biblique, en Exode 32, l'homme Moïse « descend » d'une montagne où il s'est entretenu longuement avec le dieu des opprimés, le dieu des hébreux ; et en Exode 2, 11, il « sort » de la maison de Pharaon pour rejoindre ses frères opprimés et combattre la tyrannie, celle des maîtres égyptiens d'abord, puis celle des maîtres mâles lorsqu'il arrive à Madian (et que, des bergers

14. Y. Yerushalmi, *op. cit.*, p. 147.
15. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, Puf, 1980.

Telechargé le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

empêchant les filles de Jethro de donner à boire à leur bétail, Moïse intervient pour leur porter secours). À suivre la reconstitution de Freud, en revanche, c'est une tout autre histoire, et donc une tout autre vérité : « l'homme Moïse » descend non pas de la montagne mais du palais de Pharaon, avec dans ses cahiers d'écolier « le premier et peut-être le plus pur cas de religion monothéiste dans l'histoire de l'humanité ».

Entre 1934 et 1938, l'affrontement entre puissances mondiales et impérialistes est imminent. Lequel d'entre le IIIe Reich et l'empire libéral britannique est alors, aux yeux de Freud, l'héritier de l'Égypte pharaonique, de Babylone ou de la Rome antique ? Quoi qu'il en soit aux yeux de Freud, un historien explique, au sujet de l'enseignement de l'antiquité romaine sous le nazisme :

> « La gloire des Romains de l'Antiquité n'inflige aucun démenti au racisme nazi et à la thèse d'une supériorité germanique-nordique, bien au contraire : les Romains sont, selon la vulgate du IIIe Reich, des Germains. Hypothèse de quelques historiens et idéologues du XIXe siècle, la germanité des Romains, comme celle des Grecs, devient dans *Mein Kampf* une thèse, d'autant moins contestable qu'elle est, à partir de 1933, enseignée dans les écoles, en cours d'histoire comme dans les manuels de latin : *"Antiquissimis temporibus Graeci, qui Germanis et Romanis consanguineri erant, in patriam novam migraverunt."* Cet équivalent du Lhomond, dans un thème grammaticalement impeccable, mais idéologiquement laborieux, enseigne ainsi qu'"en des temps très anciens, les Grecs, qui étaient les frères de race des Germains et des Romains, migrèrent vers une patrie nouvelle", la Méditerranée[16]. »

En contrepoint, citons un autre historien, cette fois du judaïsme antique : « Aucun peuple antique ne s'est donné d'esclaves pour ancêtres[17]. » Est-ce contraint par la réalité historique que les scribes hébreux se sont donné de tels ancêtres? Ou avaient-ils une idée derrière la tête ? À suivre les conclusions de l'archéologie biblique contemporaine, l'esclavage et la sortie d'Égypte relèvent du mythe. Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, par exemple, concluent à l'aube du XXIe siècle : « La pâque juive ne fête pas un événement historique précis, mais une expérience de résistance nationale contre les pouvoirs établis[18]. » Est-elle donc « nationale » ou « sociale », cette antique résistance hébraïque aux pouvoirs établis ? À relire le mythe hébreu à la lumière des analyses d'Otto Rank, c'est sa dimension sociale qui est frappante : la hauteur procède de la famille de basse condition, asservie, prolétaire. Et c'est dès lors par ce biais qu'il convient d'universaliser le mosaïsme : plus près, donc, de l'inspiration sociale et politique de Marx que de l'interprétation freudienne, du moins pour ce qui est de « l'homme Moïse ».

Résumé
Lacan, dans son *Discours aux catholiques*, explique que si Freud s'est évertué à faire de Moïse un Égyptien, c'est afin de « répudier ce que j'appellerai la racine raciale du phénomène ». Nous soutenons, à l'inverse, que la thèse de l'égyptianité de Moïse et du monothéisme, dans l'étude de Freud, ne vise pas tant à répudier une racine « raciale » que *sociale*, en ce sens qu'il s'agit de situer l'origine du monothéisme dans l'élite égyptienne plutôt que dans la classe laborieuse, en l'occurrence, celle des esclaves. Et la principale opération de Freud, pour y parvenir, consiste à substituer une vérité historique à une vérité littérale.

Mots-clés
Critique biblique, Moïse de Freud, mythe du héros, universalisme, vérité historique ou littérale, le mot « juif », mythe hébreu, racine raciale, sens social, marxisme.

*

16. J. Chapoutot, « Rome n'est plus dans Rome, mais en Germanie. Sur la vision nazie de la Rome antique », https://journals.openedition.org/cdlm/9401
17. M. Hadas-Lebel, « Des Hébreux au peuple juif », *Le Monde des religions*, hors-série « La grande histoire des monothéismes », 2018, p. 14.
18. I. Finkelstein, N. Asher Silberman, *La Bible dévoilée*, Paris, rééd. Gallimard, 2002, p. 118.

Téléchargé le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

Commentaire

Une rubrique ouverte aux lectures plurielles de Freud peut accueillir des textes de voix et d'horizons différents, qui interrogent ou confortent le texte freudien. La rédaction s'autorise un commentaire s'il lui semble utile.

Ivan Segré n'est pas seul à penser que l'œuvre de Freud est hantée par la figure du père, et s'offre comme relève à l'humiliation de Jacob et autres évènements de son histoire.

Par ailleurs, la critique historique tend plutôt à montrer un décalage certain entre le récit biblique et les origines du peuple juif, un décalage plus grand que celui imaginé par Freud, bien que les plus récentes recherches puissent tout à fait imaginer une telle figure égyptienne de Moïse, mais pour des raisons sans rapport avec la construction freudienne et le mythe du héros[19].

L'intérêt du texte est d'entendre restituer au mythe de fondation d'un peuple sa fonction sociale : être source de sens pour la collectivité. Les mythes fondateurs proposent des valeurs morales communes, comme l'ont souligné les sociologues (Durkheim, Mauss). Ils le font par un ensemble de récits mettant en scène des fictions qui peuvent fonctionner comme contenants collectifs de rêves, de fantasmes, d'idéaux et d'interdits (Devereux), associés à des rites de passages (Arnold Van Gennep) dans la construction des individus, en rappelant les limites « sacrées ».

A priori, ils livrent donc plus de réalités psychiques et spirituelles collectivement partageables que de vérités historiques. Et intéressent la psychanalyse précisément pour cela. Rien n'interdit non plus de les considérer comme l'expression d'un trauma originaire présent dans une mémoire collective, et sans cesse surmonté par le groupe social – dans le prolongement de la pensée de Roheim.

Quelques remarques encore :

– Le mythe du héros fondateur d'une culture ne colle en effet pas nécessairement au modèle dégagé par Otto Rank dans les cultures méditerranéennes – c'est l'ethnologie qui nous l'enseigne.

– Le roman familial du névrosé ne comprend pas toujours une origine noble au sens politique du terme, ni bien intégrée socialement – c'est Ferenczi qui l'a montré le premier[20], et la clinique le confirme.

– Dans la réalité, le recueil d'enfant et l'adoption vont plutôt des enfants de pauvres vers des parents riches, c'est la sociologie qui nous en informe.

– Enfin, le recueil d'enfants peut même fournir des enfants de victimes aux adoptants bourreaux de leurs parents – c'est l'histoire politique et sociale qui nous renseigne sur ces *adoptions-catastrophes*. Exemples : enfants de déportés juifs pris par des « adoptants » nazis, enfants volés à des opposants à la dictature argentine (1976-1983) donnés à des militaires de la junte[21].

Alors, l'histoire de Moïse, de sa naissance à sa première sortie d'« Égypte » (ici prototype imaginé de tyrannies issues de la face barbare des civilisations), en passant par sa révolte meurtrière contre un gardien du « système », ne peut-elle paraître vraisemblable à qui sonde les cœurs ? Une construction plutôt *réaliste* quant aux mouvements possibles de l'âme d'un enfant élevé chez l'ennemi, oppresseur et ethnocidaire (par infanticides) du peuple de ses parents, qui ont dû l'abandonner à son destin pour qu'il survive ?

Hors toute question de critique historique ! Mais à compter de ce qu'un tel enfant devrait porter et subvertir de l'Empire mortifère qui l'aurait éduqué, pour ne pas rester criminel, et se reconstruire plus humainement :

19. Cf. les travaux de Israël Finkelstein et Thomas Röme.
20. S. Ferenczi, « Considérations sociales dans certaines psychanalyses », dans *Psychanalyse 3*, Paris, Payot, 1982.
21. J'ai commencé à exposer des questions de cet ordre dans deux numéros de la revue, puis dans *Les origines en héritage*, Paris, Syros, 1994.

eres | Telecharge le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)

enfin, du rôle de *passeur d'une limite et de valeurs gardiennes de l'humanité* qu'il devrait alors investir pour espérer *s'entendre* avec des frères eux-mêmes plus humanisés !

Ah, comme tout cela peut sembler actuel ! À tant de gens, issus de tant de peuples !

Corinne-Déborah Daubigny

Association ***PSYCHE & ART***

LES ENFANTS FANTÔMES

Quelle construction du monde interne est possible pour ces enfants sans état civil ?

Avec la participation de Mme Laurence Dumont, coprésidente
de la mission d'information de la Commission des Affaires étrangères
des enfants sans état civil

SAMEDI 25 JANVIER 2020 – 9 H 30 À 18 H

INALCO : Institut national des langues et civilisations orientales,
65 rue des Grands-Moulins - Paris 75013

« 230 millions d'enfants répertoriés dans le monde n'ont pas été enregistrés à leur naissance, ils sont appelés des "enfants fantômes", des enfants invisibles, inconnus des services administratifs dans leur propre pays, sans identité légale, ils n'existent pas officiellement, ils sont privés de leurs droits fondamentaux. Sans citoyenneté, ils n'ont pas accès à l'école, aux soins et à la justice, ils sont exposés à tous les abus et condamnés à tous les dangers. »

Documentaire ***Enfants fantômes, un défi pour l'Afrique***, de **Clément Alline**, la compagnie des Taxibrousse, Michel Welterlin.
Une enquête menée par des personnalités locales, parties à la rencontre de ces « invisibles », leur famille et les autorités qui tentent d'endiguer ce phénomène. Bernard Golse interrogera le problème de la construction de l'identité subjective.

Des effets de retour aux identifications rêvées, comment cette question de l'enfant fantôme peut-elle être travaillée avec les adolescents en période de crise identitaire dans les moments de vacillements, d'irruption du doute, et comment ce théâtre s'invite en séance dans la dépersonnalisation et l'hallucinatoire avec la chimère.

Un très beau programme animé par **Jean Gouin**, psychanalyste et psychodramiste, où se relaient des psychanalystes de différentes écoles et des comédiens.

https://www.psyche-art.com/copie-de-2019-fevrier

PSYCHE & ART Rajah Sharara : Présidente fondatrice, 137 rue de Tolbiac - 75013 Paris
Pour tout renseignement : rshararapsycheart@gmail.com www.psyche-art.com

eres | Telecharge le 29/10/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 81.65.148.174)